

Marguerite Bensalem
en bref

Son enfance : enfermée, jusqu'à onze ans
Sa seconde vie : dans une vraie maison,
avec eau, électricité, chauffage,
à Rivesaltes

Son credo : « La vie est un combat »

Ce que lui ont appris ses parents :
« L'amour des autres, la plus belle chose
qu'ils m'aient laissée en héritage »



Marguerite Bensalem

La vie après les camps

Son enfance, elle l'a vécue en autarcie. Enfermée dans un camp de Harkis. Marguerite Bensalem a connu les puces, les poux, l'exiguïté, l'absence d'eau, d'électricité. Le trou dans la terre pour faire ses besoins, le feu dans un bidon pour se chauffer. Un jour, à onze ans, Marguerite est devenue libre. Ce jour-là, elle est née. Aujourd'hui, ce petit bout de femme prédit l'avenir à des politiciens et des milliardaires de Saint-Tropez. Belle revanche sur la vie.

[Fanny Linares]

« **Je suis née dans un camp** ». Assise dans sa toute petite cuisine bleue, Marguerite parle vite, insiste sur chaque mot. Comme s'il fallait tout dire, là, maintenant, dans l'urgence. Sa famille a été ballottée, d'un camp à l'autre, des années durant. Le plus clair de son enfance, Marguerite l'a vécu à Truscas, dans l'Hérault. Le quotidien? Au coude à coude, entassés dans un préfabriqué. En guise de chauffage, on utilisait un seau en fer, dans lequel brûlaient du bois ou du charbon. « Pour prendre la douche, c'était à l'extérieur du camp, il y en avait une pour tout le monde, on allait la prendre un par un. Des toilettes, il n'y en avait pas, il fallait creuser des trous et faire comme les animaux, voyez, les besoins » raconte-t-elle, un accent arabe accroché à chaque mot. Faute d'eau courante, les mères allaient laver le linge au lavoir, avec, bien souvent, un bambin attaché sur le dos. Un instituteur venait faire l'école. Le camp, c'était aussi les maladies, les puces, les poux, l'absence d'hygiène. Les vélos et les radios interdits. L'extinction des feux le soir. Bref, une vie de gamins dans un univers militaire. Le matin, le camion de l'ONF venait chercher les pères, pour débarder du

bois en forêt. Ils avaient beau travailler, « on était des assistés. C'étaient les rations militaires pour manger, les vêtements de la croix rouge pour s'habiller. Comme les parents, ils ne lisaient pas, il fallait que le chef de camp leur lise les lettres. Les allocations, c'était l'assistante sociale. « Assistés », c'est un mot que j'aime pas employer. Parce qu'« assistés » c'est des cas sociaux. Et mes parents, c'était pas des cas sociaux. C'est des gens qui ont combattu pour la France, et la France elle devait les honorer, leur tirer le cha-
peau ».

« Je creusais des trous et je m'échappais »

Dans cette France à part, Marguerite était emprisonnée. Interdiction formelle de sortir. « Moi j'étais jeune. Des fois, je creusais des trous et je m'échappais. Et je faisais profiter les autres. J'ai découvert des rivières, des sources. On allait se baigner. J'allais des fois à l'église. C'est comme ça que j'ai aimé l'église. On allait voir l'épi-
cière, elle était très gentille, elle nous donnait des bonbons. Mais si jamais le chef de camp apprenait qu'on était sortis, il venait faire la leçon de morale à nos pères. Il disait : si vous ne tenez pas vos enfants, on vous expulse en Algérie, et le FLN se chargera de vous. On a toujours entendu ça. Et nos pères tout le temps ils nous répétaient la leçon ». Les adultes vivaient dans cette angoisse permanente de revivre l'enfer. Le père de Marguerite avait toujours un fusil chargé près du lit.

« Les psys, c'était nous, les enfants »

A une époque où le terme de « cellule d'aide psychologique » n'existait même pas, les parents étaient entourés de fantômes. « Certains, ils avaient le père qui avait été égorgé, la mère,.... Vous croyez qu'on peut dormir toute la nuit, sachant que les parents ils sont égorgés et même pas enterrés? ». Alors, dans ce traumatisme général, « les psys, dans les camps, c'était nous, les enfants. Un enfant, ça voit tout. Nous-mêmes, on voyait la tristesse dans leurs yeux ». Jusqu'à ses onze ans, Marguerite a donc vécu dans ce monde entre parenthèses. Et, un jour, les portes du camp se sont ouvertes sur de nouvelles perspectives. Ses parents se sont vus attribuer une maison, une vraie, en dur, avec des chambres, des sanitaires, le chauffage, la lumière. C'est à la cité du Réart, à Rivesaltes, que les Bensalem ont posé leurs valises. Le lotissement avait-il été construit sur une ancienne décharge? Peu importait. « Mon père, quand on est arrivés, il dansait dans la maison! » se souvient Marguerite. Ce

jour-là, elle a « pris une douche! Cette maison, pour moi, c'était un palais. Je vivais un conte de fées ». La fillette s'est créée ici des racines, un nid. Elle a découvert le confort. Finies, les nuits à sept dans un lit. Finie, la sensation de froid. Mais c'est aussi un étourdissant champ de possibles qui s'est révélé : la liberté.

« Jamais on n'avait pris le train, jamais on était allés au cinéma! On venait de naître » raconte-t-elle avec émotion. Les enfants se sont adaptés à ce nouveau monde, non sans mal. Marguerite a fait connaissance avec la notion d'argent après s'être un jour servi dans un commerce sans payer, en toute bonne foi. Elle esquisse un sourire. « On était mal habillés, mal coiffés. J'avais la honte. Je crois que nos mères, elles étaient tellement heureuses qu'elles nous ont oubliés (rires). J'étais timide, j'avais peur du regard des autres. On était des sauvages! A l'école, on m'a mis à côté d'une jeune fille française. Elle prenait le temps de m'expliquer ».

Souvent mis à l'écart par les enfants d'origine française, les harkis l'étaient aussi par les fils d'immigrés, qu'ils considéraient comme « des enfants de collabos ». Au fil du temps, Marguerite a appris à se défendre. « Qu'ils viennent me le dire maintenant, et je suis un tigre » rigole-t-elle. Petit-à-petit, les enfants harkis ont grandi, et se sont épanouis. Ils ont entraîné leurs parents sur cette voie de l'intégration, que la France leur avait jusqu'à présent refusée. Les mères, qui ne parlaient souvent pas le français et ne savaient pas écrire, ont réappris à sortir de chez elles, accompagnées par les enfants, qui leur lisaient les prix chez l'épicier.

A la cité du Réart, Marguerite a élevé ses enfants, avec sa sœur. Et dans la maison aujourd'hui égayée par les rires d'un nourrisson, elle reçoit des gens d'un tout autre monde, qui n'auraient peut-être jamais mis les pieds dans cette cité en d'autres circonstances.

Car Marguerite est voyante. Un don, affirme-t-elle, que son père lui a légué à sa mort, et qui, n'en déplaise aux cartésiens, se serait manifesté à la naissance de ses jumelles. Aujourd'hui, des acteurs, des chanteurs, des jet-setteurs de Saint-Tropez la contactent, et lui demandent son avis sur tout. De doux allumés, pensez-vous? Que dire alors des hôtes de l'air, des juges, des procureurs qui lui demandent des talismans? Des architectes qui lui montrent des plans d'immeubles en s'inquiétant de savoir si tous les lots seront vendus? Des hommes politiques, pour certains très haut placés, qui s'inquiètent de leur score aux prochaines élections?

Marguerite aurait pu s'asseoir sur une confortable liasse de billets. Elle aurait pu faire de la voyance un job rentable. Mais elle y voit une vocation, mieux, le but de sa vie. « Quand on a un don comme ça, c'est pour aider les autres » tranche-t-elle. Dans quelque temps, Marguerite fera ses valises, le cœur gros. Sa petite cuisine bleue s'effondrera sous les assauts d'un tractopelle. La cité du Réart sera rasée, zone inondable oblige. La famille Bensalem sera relogée dans un appartement flambant neuf. Mais Marguerite n'oubliera pas que le confort, c'est ici qu'elle l'a découvert, dans cette petite maison décrépite. Ce lieu qui l'a vue naître, à l'âge de onze ans.